

*Qui a besoin de l'Évangile ?
Marc 2,13-17*

À la question : qui a besoin de l'Évangile, on serait tenté de répondre d'une façon légère : « *tout le monde* », pour peu qu'on considère l'Évangile comme une chose positive ; ou encore : « *personne* », pour peu qu'on minore l'importance de ce qu'on a coutume d'appeler l'Évangile.

Pourtant, la réponse n'est pas si simple, car on peut se demander si l'Évangile répond à un besoin et, si oui, lequel ? Et, si non, à quoi bon cet Évangile ?

Et puis de quoi parle-t-on quand on parle d'Évangile ? La bonne nouvelle, comme le mot grec l'indique : *eu-angelios* ? Quelle est cette nouvelle et en quoi est-elle bonne ? Et enfin, pour qui ?

Quand les scribes et les pharisiens voient Jésus attablé chez Lévi avec les collecteurs de taxes et ceux que le texte qualifie de pécheurs, ils posent le problème de la destination de l'enseignement de Jésus. Jésus enseigne à des gens qui ne méritent pas, à leurs yeux, de recevoir cet enseignement.

Dans son livre : *les pharisiens*, l'historienne Mireille Hadas-Lebel explique que : « *c'est bien par souci de pureté que les pharisiens se tenaient à distance des publicains et des pécheurs. (...) Les publicains qui collectaient l'impôt pour le compte de Rome, étaient particulièrement détestés par leurs compatriotes. Ainsi, la Mishna interdit de faire de la monnaie auprès d'un collecteur d'impôts ou d'accepter son aumône, car l'argent en sa possession est considéré comme volé. Fréquenter des publicains équivalait à fréquenter des voleurs, mais aussi des collaborateurs d'une puissance étrangère oppressive* ». Mireille Hadas-Lebel, *Les Pharisiens*, éd. Albin Michel, p.104.

Selon les scribes et les pharisiens, les collecteurs de taxes et les pécheurs n'ont pas droit à la *bonne nouvelle* que Jésus est venu annoncer, précisément parce qu'ils sont pécheurs et collecteurs de taxes. En fait, l'enseignement de Jésus, d'après les scribes et les pharisiens, devrait n'être donné qu'à ceux qui sont déjà conformes aux normes de la fidélité au Dieu d'Israël. Ceux qui sont nés dans le peuple d'Israël et qui ne se compromettent pas en se mêlant aux hommes et aux femmes *de mauvaise vie*. C'est donc un entre-soi que prônent les pharisiens et les scribes, un enseignement qui permette d'assoir une tradition, et de reproduire du même. Ce qui est intéressant ici, c'est qu'ils font ce reproche à Jésus, parce qu'ils le considèrent, d'une part, comme un des fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais peut-être même comme un pharisien. C'est-à-dire un membre de cette part du judaïsme d'alors, qui considère que le sacré ritualisé doit sortir du temple et que tout homme est prêtre.

« Tous prêtres », la formule devrait nous rappeler quelque chose, puisque c'est une affirmation du réformateur Martin Luther dans *La Lettre à la noblesse chrétienne de la nation allemande* quand il explique sa conception du sacerdoce universel : « *Nous sommes absolument tous consacrés prêtres par le baptême* ». (M. Luther, *Œuvres*, vol. 2, p. 286).

Dans sa conception, il s'agit d'affirmer que tout chrétien doit être autonome dans sa lecture de la Bible jusque-là réservée aux prêtres, et que les hommes du clergé ne sont pas de nature différente de celle des autres membres du peuple de Dieu : les laïcs. En faisant sortir la Bible et sa lecture des églises, c'est le caractère sacré du rite chrétien qui s'est parfois répandu dans tous les secteurs de la vie quotidienne ; et dans son excès, cette affirmation a donné un puritanisme terrible, imposant un ascétisme strict dans tous les secteurs de la vie jusque-là profanes. Le sacré n'étant plus réservé à un temps, un espace et un clergé, il risquait d'envahir la vie tout entière, privant les fidèles de la liberté que la Réforme avait pourtant appelée de ses vœux, car tout devenait alors risque de péché. L'austérité protestante, dont on parle tant quand on regarde de l'extérieur le protestantisme, est sans doute la trace de cette imprégnation de toute la vie profane par la présence de Dieu et ses commandements. La vie entière devient alors religieuse et, du même coup, le problème du mal auquel les réformateurs avaient opposé une grâce sans condition, devient le problème de chacun avec ses propres péchés qu'il doit prendre en charge seul devant Dieu. Si la vie entière est religieuse, alors, le péché peut être partout, puisque tout concerne Dieu. D'où les discours ultra moralisateurs de certains courants protestants, qui règlent la vie entière sur des critères bibliques littéralistes et font de la Bible un livre de recettes pour ne pas tomber dans le péché. On revient alors à un salut par les oeuvres, dans lequel la vie humaine est l'oeuvre qu'il faut accomplir conformément aux commandements de Dieu pour obtenir son salut. La grâce qui avait touché Martin Luther est bien loin, et la reconnaissance qu'elle inspire, au lieu de libérer le chrétien du fardeau d'avoir à payer sans cesse ses fautes, lui fait porter chaque jour le poids de l'accomplissement personnel, au nom de Dieu.

Voyez comme le piège fonctionne : au lieu d'en rester à l'impossibilité pour les hommes d'être des saints par leurs propres forces parce qu'ils sont humains, on en vient à faire du chrétien le responsable coupable de son salut. C'est un retour à la case « départ » mais dans une version pire que celle de salut par les oeuvres, parce que, cette fois : vous êtes seuls. Plus aucune église ne peut rien pour vous si ce n'est

quelque pasteur qui vous dit comment faire pour sortir, par votre propre ascétisme, de ce péché qui envahit tout dans votre vie.

Le pharisaïsme du temps de Jésus est confronté au même défi qui s'accentuera avec la destruction du temple. Comment placer le curseur sur l'échelle de l'observance religieuse dans la vie quotidienne, quand chacun est responsable de sa propre pureté ?

La réponse de Jésus est sans appel : « *Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecins, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler des justes, mais les pécheurs.* » (Mc 17)

Pour lui, la question n'est pas : « qui a le droit à l'enseignement d'un rabbi ? », mais plutôt : qui en a besoin ? ».

Un texte comme celui-là pose problème à la première écoute, car il parle du péché, non pas comme un fait ontologique, comme la trace de la chute d'Adam en nous, qui fait que nous sommes dans une condition humaine qui ne peut échapper au mal ; mais comme une maladie que l'être humain aurait contractée dans la vie quotidienne et qu'un autre pourrait soigner. Jésus se compare à un thérapeute d'une maladie qui fait que certains choisiraient d'être collecteurs de taxes ? Étrange maladie que celle-ci ? Étrange conception du péché que celle qu'expose Jésus en réponse aux pharisiens et aux scribes. Jésus est-il si différent d'eux ?

La différence, c'est que Jésus se mêle à ceux que les religieux bien-pensants ne veulent même pas approcher de peur de se souiller. Il mange avec eux, il s'affiche avec eux, il accepte d'être pécheur avec eux. En faisant cela, il pose un acte prophétique qui rappelle la promesse d'Esaïe : *Alors s'ouvriront les yeux des aveugles, S'ouvriront les oreilles des sourds ; Alors le boiteux sautera comme un cerf, Et la langue du muet éclatera de joie. Car des eaux jailliront dans le désert, Et des ruisseaux dans la solitude* (Es 35, 5-6)

En faisant cela, il ne se place pas au-dessus des pécheurs, il est dans la même condition humaine qu'eux. À ceci près que, lui, peut les guérir, me direz-vous ?

Jésus déclare : « *Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs* ». Il prévient ainsi les scribes et les pharisiens que la Bonne nouvelle qu'il est venu apporter est pour ceux qui en ont besoin et qui estiment en avoir besoin. D'autre part, il n'est pas venu soigner ceux qui sont pécheurs, mais les appeler. La référence au médecin dans cette comparaison est là pour remettre les scribes et les pharisiens devant une réalité qu'ils ont oubliée. Si le salut de Dieu ne s'adresse qu'à ceux qui sont déjà sauvés, à quoi bon ?

Mais on aurait envie de dire avec malice que ceux qui ont le plus besoin de la Bonne Nouvelle portée par Jésus ne sont pas les collecteurs de taxes et les

pécheurs avec qui il est attablé chez Lévi, mais bien les scribes et les pharisiens. Dans ce texte, l'ironie est à son comble. Jésus en s'attablant avec les rejetés de sa société, révèle le péché des pharisiens et des scribes qui ne veulent pas aimer leur prochain comme eux-mêmes.

Alors, qui a besoin de l'Évangile ? Sans doute tout le monde, car notre condition humaine nous voue à une constante réforme de nos *a priori*, de nos haines, de nos bassesses. Nous ne sommes jamais complètement justes.

Mais qui peut accueillir l'Évangile ? Là est sans doute la véritable question qui est renvoyée aux scribes et aux pharisiens qui, ce jour-là, ne comprenaient pas que Jésus se compromette en allant manger et partager la parole de Dieu avec des gens peu fréquentables.

Sans doute faut-il pas être trop plein de certitudes sur Dieu, de dogmes bien ficelés et prêt à croire. Sans doute faut-il se savoir un peu lâche, menteur, bref, un peu pécheur, pour accepter d'avoir besoin d'une bonne nouvelle capable de nous ressusciter.

Sans doute faut-il avoir des brèches dans sa vies, des points obscurs, des incapacités à aimer, des peurs et des renoncements, pour que cette Bonne Nouvelle vienne, non pas combler les creux de nos vies, mais les panser, les apaiser comme le baume du médecin.

Aujourd'hui, nous avons été témoins du baptême de Ridouane qui a confessé sa foi en ces termes : *Et je crois en l'Homme. Qui, en suivant consciemment ou inconsciemment le message de notre Seigneur, donne de l'amour, à soi-même, à son prochain et dans toutes les actions qu'il entreprend. L'Homme qui, à travers la communion avec son prochain, comprend qu'il n'est pas parfait, Et qu'il lui faut pardonner autant qu'il demande à l'être au Seigneur.*

Le voilà le besoin d'Évangile ce n'est pas un besoin de plus de religion, mais un besoin de plus d'humanité. Ce besoin est celui qui nous rend frères et soeurs dans la même condition humaine. Il est là où se trouve notre humanité même. C'est cette humanité que Jésus est venu appeler. Non pour l'accabler avec ce qu'elle est, mais pour lui annoncer une Bonne Nouvelle : Dieu aime cette humanité dans son imperfection même, et cet amour la sauve d'être obligée de se sauver par ses propres forces.

Ne dit-on pas, quand nous recevons un appel à servir la Parole de Dieu : « que Dieu me soit en aide » ? Puissions-nous, dans nos vies en creux, faire une place à notre besoin d'Évangile.

AMEN.